AAHA = Amicale Alexandrie Hier et Aujourd'hui

Joseph Boulad

Le rôle des Saint-Simoniens en Egypte dans la seconde moitié du XIXe siècle

Conférence donnée au CCF d'Alexandrie

Lundi 25 octobre 2010

Prosper Enfantin, 1796-1864



5

Cahier no 64

Février 2011

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Bonsoir!

Avant de commencer mon exposé, je voudrais remercier en premier M. Hedy Picquart, consul général de France à Alexandrie et directeur de ce centre, M. Jean-François Fau, consul adjoint, ainsi que Madame Tatiana Weber, directrice adjointe, de m'avoir donné l'occasion de vous faire partager ce soir mon grand intérêt pour les saint-simoniens.

Celui-ci s'éveilla il y a quelques années déjà, alors que je collaborais, pour le côté historique, à un scénario relatant l'aventure fabuleuse du percement de l'isthme de Suez, et ce, du point de vue égyptien. Ce scénario aurait servi pour un feuilleton télévisé d'une quarantaine d'épisodes. Hélas, certaines circonstances ont fait que ce projet n'eut pas de suite. En revanche, cela me permit de faire connaissance avec les saint-simoniens. En effet, c'est durant cette période que les saint-simoniens débarquèrent en Égypte, près de 80 personnes. Certes ils ne sont pas tous arrivés en même temps, mais par groupes successifs. Il y en a qui n'ont fait que passer, mais beaucoup sont restés plusieurs années; quelques-uns ont accompli toute leur carrière en Égypte; d'autres encore y sont morts et enterrés; et certains, enfin, y ont fait souche, de sorte que leurs noms vivent encore en Égypte par leurs descendants. Il s'agit, en quelque sorte, d'une seconde expédition culturelle française en Égypte, la première étant celle de Bonaparte, expédition militaire, bien sûr, mais aussi expédition culturelle. Celle-ci est une expédition pacifique, purement industrielle et culturelle, qui commence en 1833 et qui prolonge ses effets au-delà de 1850, pendant plusieurs années.

Entrons dans le vif du sujet. Posons-nous trois questions que nous examinerons tour à tour au cours de cet exposé :

Qui est Saint-Simon? Qui sont les saint-simoniens et qu'est-ce que le saint-simonisme? Pourquoi cet attrait pour l'Orient, et particulièrement pour l'Égypte?

Ce qui nous conduira, dans une quatrième et dernière partie, à analyser le rôle des saint-simoniens en Égypte.

I. QUI EST SAINT-SIMON?

Henri de Saint-Simon (**voir illustration**), comte de très ancienne noblesse, est un lointain parent du duc de Saint-Simon, auteur des célèbres *Mémoires*, contemporain de Louis XIV et défenseur acharné, quant à lui, des privilèges de son ordre.

Le Saint-Simon des saint-simoniens est un homme de la Révolution. Né en 1760, il fut l'élève de l'Encyclopédiste et du célèbre mathématicien D'Alembert. Il combat comme officier dans la guerre d'Indépendance des États-Unis et est décoré. À son retour en France, il suit la Révolution avec passion, renonce à la particule pour le restant de ses jours et se lance dans les affaires avec un certain succès. Mais déçu par les violences, déçu aussi par l'avortement des projets les plus novateurs de la Révolution, il essaie, après coup, de tirer la leçon des événements. Sous Napoléon, puis sous les Bourbons, revenus au pouvoir, le soldat, l'homme d'action, devient un penseur des temps modernes.

Saint-Simon, on ne le sait pas assez, est le premier théoricien de l'âge industriel. C'est lui qui crée le mot d'« industriel », utilisé depuis lors comme substantif. Quand nous disons, « un industriel », « les industriels », c'est à Saint-Simon que nous le devons.

Henri, comte de Saint-Simon 1760-1825



L'idée directrice de Saint-Simon, c'est que la société doit être tout entière organisée pour et par la production. Elle ne doit plus être gouvernée par les « frelons », pour les « frelons », c'est-à-dire par et pour les oisifs, les nobles ou les rentiers, bref, par et pour tous les improductifs, profiteurs du travail d'autrui. Saint-Simon veut promouvoir les « abeilles », c'est-à-dire dans son jargon les « industriels » parmi lesquels il classe les chefs de fabrique, les banquiers, les ingénieurs et jusqu'aux travailleurs les plus modestes, paysans et ouvriers. Saint-Simon estime aussi qu'une société ne peut pas vivre sans idéal, sans religion. C'est pourquoi il prétend fonder une nouvelle religion qu'il appelle : « le nouveau christianisme » et qui ressemble beaucoup à ces cultes révolutionnaires qui virent le jour durant la Révolution française de 1789.

De son vivant, Saint-Simon eut pour secrétaires, pour disciples aussi, Augustin Thierry, l'historien libéral, de même que le grand philosophe Auguste Comte, le fondateur du positivisme. Il meurt en 1825 dans la misère, comme beaucoup d'esprits novateurs, sans avoir été reconnu à sa juste valeur.

II. QUI SONT LES SAINT-SIMONIENS ET QU'EST-CE QUE LE SAINT-SIMONISME ?

Ce sont des jeunes gens, une poignée, des ingénieurs de l'École Polytechnique ou des médecins pour la plupart. Ils se rallient au nom de Saint-Simon et à ses idées parce qu'ils ont, comme diront les écrivains romantiques, le « mal du siècle », le *spleen*. Ils ne supportent plus de voir le peuple dans la misère alors qu'ils savent, pour avoir étudié les machines, qu'il existe des moyens modernes de produire en grande quantité. Et euxmêmes se sentent étouffés par la morale très rigoureuse de l'époque.

Prosper Enfantin, qui sera leur chef de file le plus connu, dit qu'ils sont « les romantiques de la politique ». Ils se regroupent donc et forment un petit parti, le premier parti « socialiste », pourrait-on dire, du XIX^e siècle.

Être saint-simonien en 1830, c'est vouloir, à la fois, l'industrialisation, le crédit, les chemins de fer, le bien-être et l'instruction pour le peuple, et surtout l'égalité pour les femmes. Certains vont jusqu'à prôner, dans le domaine économique, la suppression de la propriété privée des instruments de production, et, dans le domaine moral, l'indépendance totale de la femme. Idées qui heurtent de front la société conservatrice de Louis-Philippe d'Orléans et de son régime. La répression de ces idées se fera, dans un premier temps, par celui qu'on surnomma « Égalité fils » (par référence à son père, le duc d'Orléans, surnommé Philippe-Égalité, celui-là même qui vota la mort de Louis XVI).

Ces jeunes saint-simoniens sont devenus, non pas malgré, mais grâce à leurs idées de jeunesse, des journalistes et des hommes politiques influents, des industriels et des banquiers puissants. J'en cite quelques-uns :

- Les frères Pereire, qui ont fondé la plus grande banque de crédit de France. Ils sont restés saint-simoniens jusqu'à leur dernier souffle.
- L'économiste Michel Chevalier, professeur au Collège de France et conseiller de Napoléon III.
- Hippolyte Carnot, frère du grand Carnot et père du président Sadi Carnot, mathématicien et ingénieur.
- L'ingénieur polytechnicien Paulin Talabot, qui a construit une bonne partie des chemins de fer français.

Prosper Enfantin, le Père chef suprême de la religion saint-simonienne



• Prosper Enfantin (voir illustration), enfin, chef emblématique des saintsimoniens, devenu par la suite un homme d'affaires de premier plan et administrateur, notamment, de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée. C'est avec ce dernier que la secte saint-simonienne prend véritablement son essor. Et elle ne risque plus de passer inaperçue, tant ses membres prennent soin à se faire remarquer, n'hésitant pas à braver le ridicule, et même la prison, pour défendre leurs théories. Celles-ci apparaissent comme révolutionnaires alors qu'elles sont fondées sur la propriété, le travail et sa juste rétribution. À la formule inventée par Henri de Saint-Simon, « Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration matérielle et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », Enfantin apporte un correctif : « À chacun selon sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres ». Il n'est pas question de créer un nouveau paradis terrestre ou de nourrir des fainéants.

Un des premiers objectifs des saint-simoniens est la création ou l'amélioration des voies de communication afin de faciliter la distribution des richesses; aussi se montrent-ils enthousiastes partisans des chemins de fer. Comme il faut de l'argent pour de si vastes entreprises, ils soulignent l'importance des banques qui sont, écrit l'un d'eux:

«[...] le germe d'une institution directrice, d'un véritable gouvernement de l'industrie. Ce sont les banques qui doivent donner à l'industrie une vie unitaire et sociale. Le gouvernement tend à devenir le premier des banquiers, mais il ne pourra descendre jusqu'aux derniers degrés de l'association industrielle que par l'intermédiaire des banques de plus en plus spéciales, graduées hiérarchiquement ».

Michel Chevalier, déjà cité, célèbre saint-simonien, souhaiterait pour sa part que le gouvernement, se mettant au-dessus des partis, assume la direction du pays et son développement par la création de chemins de fer, de canaux, de routes, d'écoles d'ingénieurs, d'instituts de crédit. Il envisage même de former des écoles professionnelles, rêvant d'une « armée pacifique de travailleurs ».

Uniforme des saints-simoniens



Tout cela, doctrine et publications, constitue le côté sérieux de l'affaire, qui n'est pas encore venu à l'attention du grand public. Pour faire connaître le saint-simonisme, il n'est pas meilleure réclame que le scandale. À cet égard, les saint-simoniens, regroupés en société depuis le 1^{er} juillet 1825, sont passés maîtres. Ils avaient d'abord fondé une communauté qui eut quelque temps ses assises rue Monsigny et rue Taitbout à Paris. Là ils vivaient frugalement, à la manière monastique, se servant eux-mêmes et s'entraidant pour toutes les tâches domestiques. Ils n'avaient pu résister à la tentation de se dessiner un uniforme (voir illustration) qui leur valait plus de succès que leur doctrine.

Les hommes – ils sont en majorité – portent un pantalon blanc, un gilet rouge, et une tunique d'un bleu tirant sur le violet, ce qui fait de chacun une sorte de drapeau républicain, bien qu'en réalité le blanc soit pour eux la couleur de l'amour, le rouge, celle du travail, et le bleu, celle de la foi. Replacée dans le contexte historique, l'invention d'un tel costume est moins excentrique qu'il n'y paraît. On se souviendra en effet que la distinction vestimentaire a été l'un des terrains symboliques des luttes de la Révolution pour l'abolition des ordres et la mise en place d'une nouvelle hiérarchie sociale. Barbes et cheveux longs sont une marque distinctive du caractère romantico-religieux de la communauté.

Enfantin, « chef suprême de la religion saint-simonienne »



14

En outre, la pose que prend Enfantin, « chef suprême de la religion saint-simonienne », dans l'un de ses portraits (voir illustration), les deux pieds et le bras gauche en équerre, ainsi que l'exhibition des outils de travail – brouette et bêche – sont des emprunts et des clins d'œil à la franc-maçonnerie. Notons enfin que le choix de trois couleurs nous révèle l'intérêt des saint-simoniens pour ce nombre. Il évoque, en effet, les figures maçonniques triangulaires de la Révolution, la cocarde, et le drapeau national, de même que la devise républicaine, « Liberté, Égalité, Fraternité ». Il symbolise aussi la constitution tripartite, selon les saint-simoniens, de toute société : prêtres, savants et industriels, ainsi que celle de la psychologie individuelle : sentiment, intelligence et foi, et celle de l'Être : vie, esprit et matière.

Pour en terminer avec le chapitre du vêtement des saint-simoniens, mentionnons le gilet qui se boutonne dans le dos. C'est un symbole de fraternité puisque on ne peut le revêtir seul et qu'il faut se faire aider par un « frère ».

Le maître et ses disciples prennent leurs ébats chaque semaine en organisant causeries, soirées musicales et, même, bals galants où l'on danse sur des airs composés par un musicien de talent, Félicien David. Le plus curieux de cette secte est qu'elle réunit non des vaincus de la vie, mais une élite issue des grandes écoles et surtout de Polytechnique, véritable pépinière de saint-simoniens. Tous ces jeunes gens, un peu fols, appartiennent à la grande bourgeoisie, comme Humann, fils du ministre des

finances de Louis-Philippe et beaucoup d'entre eux, une fois assagis, feront de belles carrières, peuplant les conseils d'administration des grandes compagnies du Second Empire.

Si Auguste Comte, Augustin Thierry, et Armand Carrel, journaliste politique et secrétaire de Thierry, quittent bientôt le mouvement, d'autres y demeurent fidèles et certains accompagneront jusqu'à sa mort le Père Enfantin. Parmi les noms destinés à la célébrité, notons ceux d'Henri Fournel, polytechnicien, Hyppolite Cournot, déjà cité, Michel Chevalier qui finira sénateur et académicien, du baron Henri d'Eichtal que l'on retrouve dans toutes les sociétés financières du Second Empire, des trois frères Talabot, créateurs avec les Pereire d'une partie du réseau ferroviaire français, sans compter nombre d'autres entreprises, d'Olinde Rodrigues, banquier, mathématicien et réformateur social, et enfin bon nombre d'artistes, de peintres ou de compositeurs tel Félicien David que nous avons déjà évoqué.

Le plus étrange est la sympathie des banquiers à l'égard des saint-simoniens dont certaines théories auraient dû les effaroucher, par exemple, la suppression de l'héritage en ligne collatérale et surtout celle du prêt à intérêt. Tant la vie simple et la tentation de la pauvreté ont toujours exercé sur les riches une curieuse attraction. Aussi n'est-il pas surprenant de voir autour d'Enfantin des banquiers comme D'Eichtal, Laffitte, surtout Arlès-Dufour, toujours prêts à secourir l'homme qui veut réformer une société où ils font pour le moment d'excellentes affaires et à supprimer des abus grâce auxquels ils s'enrichissent!

Est-ce un effet de ce magnétisme auquel Prosper Enfantin doit beaucoup de son influence et de son succès personnel? Beau, d'une stature élevée, un visage aux traits nobles et réguliers, le Père, comme il se surnomme, a une chevelure de prophète biblique et une voix mélodieuse aux accents de laquelle on résiste difficilement. Doué d'une grande puissance de travail et de concentration, infatigable, éloquent, voire emphatique, usant de grands mots pour exprimer des idées, il sera toujours aimé, révéré, adoré, détesté aussi, mais souvent par amour déçu, et ne laissera personne indifférent. C'est incontestablement une personnalité hors du commun et le saintsimonisme lui doit son extraordinaire audience avant de disparaître avec lui. La plume alerte et la parole aisée, encore qu'il joue avec habileté des longs silences qu'il ménage dans le discours et qui laissent son auditoire pantelant. Enfantin est un remarquable conférencier qui parcourt la France de ville en ville afin d'y prêcher sa doctrine; et, à cet égard, il n'aura pas de meilleur imitateur que Ferdinand de Lesseps (voir illustration). Celui-ci sillonnera inlassablement, plus tard, la France et une grande partie de l'Europe pour convaincre le public de l'intérêt d'un Canal à Suez, puis à Panama.

Ferdinand de Lesseps, 1805-1894



Enhardis par le relatif succès de leurs théories, les saint-simoniens avaient multiplié les imprudences, écrivant des articles sur l'amour libre et le rôle de la femme dans leur projet d'une nouvelle société, insistant sur son affranchissement, son égalité avec l'homme, voire sa supériorité sur celui-ci. Il faut reconnaître au Père une absence totale d'hypocrisie, propre à choquer les consciences bourgeoises, menant une vie privée sans souci de la morale chrétienne ou même civique. L'opinion s'étant émue, la justice aussi, la police avait fermé la salle de la rue Taitbout, puis dispersé la communauté de la rue Monsigny. Enfantin et certains de ses disciples s'étaient retrouvés en cour d'assises et leur procès, les 27 et 28 août 1832, avait été une occasion supplémentaire de scandale ainsi que de publicité.

La Cour avait ordonné la dissolution de la société, puis avait prononcé contre Enfantin, le dramaturge Charles Duveyrier, et Chevalier une condamnation à un an de prison et cent francs d'amende. Leur pourvoi ayant été rejeté, les condamnés avaient dû purger leur peine à la prison de Sainte-Pélagie. C'est là où le Père Enfantin eut la vision de son nouveau destin : celui-ci l'appelait en Orient.

III. POURQUOI CET ATTRAIT POUR L'ORIENT, ET PARTICULIEREMENT POUR L'ÉGYPTE ?

Je me réfère à l'historien Édouard Driault pour l'analyse des motifs de cet attrait qui conduisit à l'expédition des saint-simoniens au pays des Pharaons. Édouard Driault écrit ceci :

« Au moment où la découverte de la vapeur ouvrait à l'industrie humaine un champ d'expansion extraordinaire, au moment où la philosophie française cherchait les lois de l'explication harmonieuse du globe, il n'est pas surprenant que les saint-simoniens aient songé à l'Égypte. Elle les séduisait par les merveilleux récits de son passé et les promesses de son avenir. Ils voulaient la collaboration fraternelle de toutes les nations comme de toutes les classes sociales, la fusion de toutes les races. Ils eurent, après Napoléon dont ils avaient compris mieux que personne le génie, une politique musulmane, même une philosophie musulmane ; ils rêvaient, en langage audacieux, de féconder la race noire, femelle et sentimentale, avec les vertus mâles et scientifiques de la race blanche. Ils auraient volontiers repris le mot de Bonaparte : 'C'est par l'Égypte que les peuples du centre de l'Afrique doivent recevoir la lumière et le bonheur' ».

Comme l'ajoute Driault, non seulement ces idéalistes avaient-ils une politique, une philosophie musulmanes, mais ils avaient encore une politique, une philosophie méditerranéennes. Pour eux, le percement de l'isthme de Suez n'était pas d'abord un exploit technique capable d'immortaliser son initiateur ou un formidable moyen de développement du commerce international; il leur paraissait une nécessité véritablement religieuse.

Tracer sur la carte du monde le mince trait bleu du canal, c'était tracer un grand signe de paix, de concorde et d'amour entre les continents, un trait d'union entre les hommes. Car tout en reprenant le projet de Bonaparte et de l'Institut d'Égypte, ils le transformaient à leur manière. Ils ne le brandissaient plus comme une torche guerrière, un défi aux Anglais, une menace à la route des Indes; ils s'en saisissaient comme d'un flambeau afin d'éclairer la route de l'humanité. Faire de la Méditerranée le

lit nuptial de l'Orient et de l'Occident, marier les peuples de ses deux bords par une œuvre industrielle commune, telle était leur ambition.

Relâché six mois plus tôt que prévu, le Père Enfantin s'était d'abord retiré à Ménilmontant, dans sa demeure familiale, où la secte avait transformé ce domaine en phalanstère, sorte de communauté. Il avait informé ses disciples de son départ pour l'Orient où de grandes choses, annonçait-il, les attendaient.

« C'est à nous à faire Entre l'antique Égypte et la vieille Judée Une des deux nouvelles routes d'Europe Vers l'Inde et la Chine Plus tard nous percerons aussi l'autre À Panama

Suez Est le centre de notre vie de travail Là, nous ferons l'acte Que le monde attend Pour confesser que nous sommes Mâles ».

Enfantin charge Barrault, un de ses lieutenants, et douze adeptes condamnés en même temps que lui et sortis à leur tour de la prison de Sainte-Pélagie, de partir les premiers en éclaireurs. Ceux-ci s'intitulent « les Compagnons de la Femme ». Ce sont des mystiques, qui se sont persuadés de la présence en Orient d'une sorte de prophétesse destinée à épouser Enfantin : ils l'appellent « La Femme » ou « La Mère ».

Avec Émile Barrault embarquent pour l'Égypte, notamment :

- Félicien David, le futur compositeur du *Désert*, l'œuvre qui introduisit en Europe la musique orientale.
- Le sculpteur Frédéric Alric, qui aura l'honneur d'exécuter un buste de Mohamed Ali et qui mourra de la peste en 1835.
- Le jeune Thomas Urbain, un métis guyanais qui se convertira à l'Islam et dont je reparlerai par la suite.
- Jean Prax, un officier de marine, lui aussi converti à l'Islam sous le nom d'Abderahman Effendi.

Ce groupe quitte Marseille le 22 mars 1832, premier jour du printemps et spécialement choisi par Enfantin pour sa valeur symbolique. Le capitaine en second de leur bateau n'est autre que Garibaldi, le patriote italien qui sympathise avec eux. Ils ne font pas une longue halte à Istanbul car leur costume excentrique et leurs prédications enflammées indisposent vite les autorités turques. Il faut préciser qu'ils portent « le costume de la Mission d'Orient », une sorte de veste bouffante sur un justaucorps rouge, des chausses collantes pareillement rouges, une longue écharpe, des gants de cuir noir, de grandes bottes, et la ceinture des pèlerins. L'absence de bleu correspond très probablement à la volonté expressément manifestée par Barrault de ne plus porter le nom de saint-simonien tant que la Femme-Messie ne se serait pas montrée.

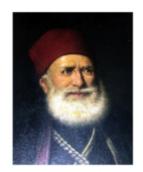
Très vite, nos féministes sont réembarqués et expulsés vers Smyrne d'où ils gagnent Alexandrie. Là, ils sont accueillis par Mimaut, le consul de France, ainsi que par le tout jeune vice-consul Ferdinand de Lesseps. Ces derniers les reçoivent courtoisement mais, mal impressionnés par leur vêture et leur assurance inspirée, leur déconseillent d'aller exposer leur projet au vice-roi. La solution viendra de deux événements: la rencontre avec Soliman Pacha, autrement dit le colonel Sève, cet officier de Napoléon qui avait aidé le vice-roi à moderniser son armée et qui était pour

beaucoup dans les victoires de l'armée égyptienne sur les armées turques. Soliman Pacha leur fit un excellent accueil et les invita au Caire. Une porte s'ouvrait enfin!

Le second événement fut l'arrivée du Père en Égypte : Prosper Enfantin était accompagné de quelques amis dont Henri Fournel et Charles Lambert, tous deux polytechniciens et ingénieurs des Mines. Le 13 janvier 1834, Méhémet Ali (voir illustration) se décide à recevoir le Père Enfantin que lui présente le consul Mimaut. L'audience se passe bien, mais le Père et le prince n'ont pas les mêmes préoccupations. Le vice-roi veut un barrage sur le Nil et un chemin de fer du Caire à Suez avec prolongation jusqu'à Alexandrie. Enfantin, lui, ne pense qu'au grand œuvre : le percement de l'isthme. Il n'est guère écouté.

Méhémet Aly, 1770-1849 Mohammed Aly Pacha





1805 - 1848

Pour bien faire comprendre sa volonté de conduire lui-même l'entreprise du barrage, Mohamed Ali en confie la charge à un ingénieur, français, certes, mais qui est un fonctionnaire égyptien à son service depuis plusieurs années, Linant de Bellefonds. Fournel, déçu, repart pour la France.

Est-ce un échec ? Non, car le vice-roi, tout en affirmant clairement sa volonté de rester maître chez lui, a déjà remarqué Charles Lambert et l'avait désigné pour former des ingénieurs des Mines. Il avait accepté que les ingénieurs saint-simoniens, y compris Enfantin, qui était un ancien de Polytechnique, participent à la construction du barrage avec le statut exceptionnel de « misafir », c'est-à-dire, en turc, à titre d'invité. Situation extraordinaire, sans précédent, et qui ne se reproduira plus jamais. Les saint-simoniens travaillaient pour l'Égypte, recevaient du « Wali » de l'argent pour leur subsistance, mais ils n'étaient pas ses employés. Eux, de leur côté, ne voulaient pas être payés. Ils se considéraient comme des volontaires et ils pensaient, en effet, constituer le premier bataillon de « l'armée industrielle », comme ils disaient, de la première armée pacifique ou même plus, pacifiste. Malheureusement la peste se déclare et décime presque entièrement ce début « d'armée industrielle ». Les ouvriers égyptiens meurent ou désertent. Les matériaux n'arrivent pas parce que la guerre, menée par le fils de Mohamed Ali, Ibrahim Pacha, absorbe les ressources du pays. Le chantier, mis en veilleuse, s'éteint peu à peu jusqu'à sa remise en route, dix ans plus tard, par Mougel Bey.

Il faut souligner ici un fait majeur: les saint-simoniens comprennent, à la différence de nombreux occidentaux, l'inhumanité et l'inefficacité de cette tradition ancestrale qu'est la corvée. Le chantier du barrage est pour eux l'occasion d'instaurer d'autres rapports de travail: ils construisent des logements en dur, un hôpital de chantier; ils demandent que soit versée une indemnité aux ouvriers, qu'ils soient convenablement nourris, et que l'on emploie des soldats de préférence à des paysans arrachés à leurs champs et à leurs familles.

Un scénario analogue à celui de la construction du barrage se déroule ensuite avec le Canal. Les saint-simoniens constituent le dossier, le mènent à maturité, le font connaître, approuver, mais la réalisation leur échappe au profit d'un compatriote et ami. Dans l'histoire du canal de Suez, les saint-simoniens sont le chaînon indispensable entre l'expédition de Bonaparte, plus précisément le fameux rapport de Jacques-Marie le Père sur le Canal des Deux-Mers, au début de la chaîne, et la Compagnie Universelle constituée par Lesseps, à l'extrême fin de la chaîne.

Regardons-y de plus près. Nous l'avons déjà dit : le but initial et unique de la venue des saint-simoniens en Égypte était le percement de l'isthme de Suez. Au-delà, ils entrevoyaient également le percement de l'isthme du Panama, dans la vision à long terme d'une communion des continents et des peuples. Il ne faudrait cependant pas croire qu'ils renonçaient facilement à leurs idées, ni que leur rôle se soit limité à insuffler à Lesseps, jeune vice-consul, en poste en Égypte, pendant leur séjour, leur enthousiasme pour le Canal.

En effet, c'est le 27 novembre 1846, à Paris, que ce jour-là Enfantin, devenu entretemps une personnalité respectée du monde des affaires, crée la Société d'Études pour le Canal de Suez, au capital bien constitué et s'appuyant sur de solides expertises établies par les saint-simoniens durant leur séjour en Égypte.

Qu'advient-il ensuite? Comment cette Société d'Études internationales a-t-elle bien pu se laisser souffler l'initiative par Ferdinand de Lesseps? Amin Fakhry Abdelnour, dans sa préface au livre de Régnier, Les Saint-simoniens en Égypte (2004), nous donne son interprétation des faits; je la résume: Enfantin et Lesseps se connaissaient bien, très bien même, et, à cette époque, ils se rencontraient souvent pour parler du Canal. La situation était bloquée lorsque on annonça la mort d'Abbas Pacha, successeur de Mohamed Ali, xénophobe, et l'avènement au trône de Saïd Pacha. Ce dernier avait de la sympathie pour Lesseps qui pensait, à juste titre, que le nouveau souverain lui ferait confiance personnellement. C'est pourquoi il s'entendit avec Enfantin pour être en quelque sorte l'ambassadeur de la Société d'Études, fondée par Enfantin, et de ses amis et relations d'affaires, auprès du vice-roi. Ceux-ci remirent à Lesseps tout le dossier, les plans, les rapports, les devis, et, à la fin du mois de novembre 1854, Lesseps leur annonçait le succès: il avait obtenu la concession du Canal.

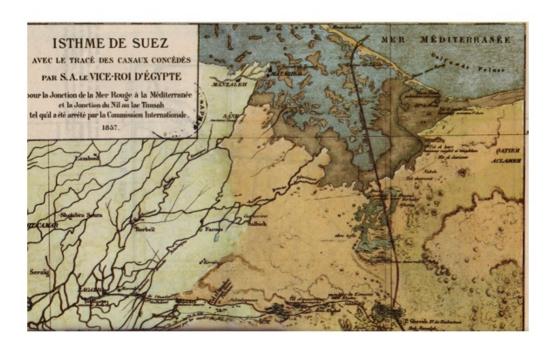
Sans qu'il y eût d'accord formel entre eux, les relations entre Lesseps et les saintsimoniens étaient très claires. Ils étaient associés de fait. Ainsi, dans une lettre du 17 janvier 1855, Lesseps déclarait à Enfantin qu'Arlès-Dufour, grand banquier et saintsimonien, lui paraissait être « le président-né du futur conseil d'administration de notre compagnie ». J'insiste : « le président » et « notre compagnie ». Pourtant, en fin de compte, Lesseps, devenu le maître du jeu, lâcha ses premiers alliés. Il rompit même si totalement avec eux qu'il eut soin de n'en faire figurer aucun parmi les membres du conseil d'administration de la nouvelle compagnie qu'il avait constitué : la Compagnie universelle du Canal de Suez. Dépité, Enfantin intenta par la suite un procès à Lesseps qu'il perdit, à son grand désappointement.

En somme, pour la seconde fois, et cela sans vouloir diminuer les mérites de Lesseps, les saint-simoniens se voyaient privés de la gloire d'un chantier dont ils avaient fait les premiers frais et dont ils avaient porté le dossier technique, malgré quelques imperfections (voir illustrations), ainsi qu'établi la stratégie diplomatique à un degré d'achèvement très poussé. Nous pourrions dire que dans cette affaire du Canal les saint-simoniens avaient joué le rôle de la tortue et Lesseps celui du lièvre, sauf qu'à son issue la morale était inversée ; c'est le lièvre qui gagnait et la tortue qui perdait la course. Lesseps a démarré très tard, mais au bon moment, au moment de l'avènement d'un souverain plus favorable à l'Europe, à la France en particulier. Sa campagne a été rapide. Les saint-simoniens, eux, sont partis tôt et ils n'ont pas pu ou su tenir la distance. Victor Hugo, en juge avisé, pouvait bien s'exclamer :

« Ce siècle, devinez quel était son destin,

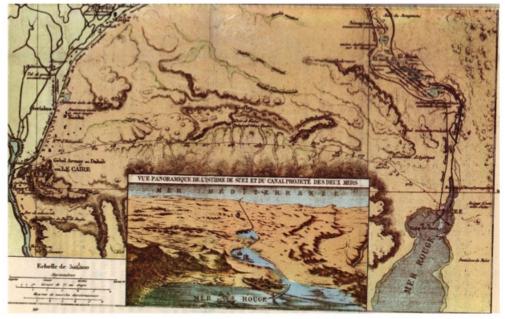
Quand déjà De Lesseps perçait sous Enfantin ».

Isthme de Suez & Canal projeté



40

Isthme de Suez & Canal projeté Suite



41

IV. LE RÔLE DES SAINT-SIMONIENS EN ÉGYPTE

Il convient aujourd'hui de reconnaître le rôle des saint-simoniens. Le Canal ne doit pas nous cacher tout le reste, l'action quotidienne continue, tous azimuts, que les saint-simoniens ont exercé en Égypte pendant deux décennies et dont les effets se feront sentir plus longtemps encore.

C'est ce que l'on sait le moins et c'est donc ce sur quoi je voudrais terminer.

Plusieurs d'entre les saint-simoniens sont restés après le départ d'Enfantin d'Égypte en 1841. Et ce sont ceux-là, les hommes de l'arrière-garde, qui sont toujours les plus utiles parce qu'ils sont les plus discrets.

Je veux d'abord évoquer pour mémoire Charles Lambert, un des saint-simoniens dont j'ai déjà cité le nom au cours de mon exposé. Avec trois de ses compagnons, Machereau, Bruneau et Perron, il reste en Égypte après le départ des saint-simoniens ; le gros de la troupe avait été décimé par la peste qui sévit en Égypte en 1835.

Le rayonnement particulier de Lambert provient, au fond, d'un choix existentiel. C'est à Kosseir, au printemps 1835, pendant un voyage d'exploration minéralogique qu'il prend, selon ses mots, « d'une manière claire et intérieure la résolution d'être un homme franco-arabe ». Il s'exprime à Soliman Pacha, en des termes presque mystiques, sur sa mutation intérieure et sur la vocation qu'il vient de se découvrir. Je cite ses propos :

« Il faut que l'Europe, ancienne fille de l'Orient, rende à sa mère tout ce qu'elle a reçu. Or je me rends ce témoignage d'aimer dans l'Arabe sa nature propre, d'aimer dans le Français ses lumières et sa sociabilité et de chercher à donner à l'Arabe ce qui lui manque à cet égard [...] Je me considère donc comme un père pour les Arabes [...] Tous mes instants, tout mon travail, tout est à eux ».

Il est chargé par Mohamed Ali de fonder une École des Mines qui, plus tard, donnera naissance à l'École Polytechnique de Boulac, le fleuron du système d'enseignement organisé par Mohamed Ali. Il y assume une grande partie des cours avec l'aide de quatre jeunes Égyptiens, ses fils spirituels : Bayoumi, Mazhar Effendi, Moustafa Mahramgi, et surtout Abd El Rahman Rouchdy, qui participe lui aussi à l'élaboration de toutes les réformes de l'enseignement dont l'étude de la langue française. Le ministre de l'Instruction publique, Adham Bey, qui finira Pacha et gouverneur du Caire sous Saïd, est lui-même un saint-simonien convaincu.

À partir de ce poste, l'activité de Lambert rayonne dans les domaines les plus divers. Son dévouement total lui vaut la confiance de Mohamed Ali qui le surcharge d'expertises dans les domaines les plus divers : observatoire, monnaie, poudre et salpêtre, fabrique de papier, voierie, ponts et chaussées, distribution des eaux du Caire, etc... Lambert meurt à Paris en 1864, car l'avènement d'Abbas Pacha avait interrompu sa carrière et entraîné son retour définitif en France.

N'oublions pas non plus de saluer la mémoire du docteur Nicolas Perron. Daniel Lançon, lors d'un colloque récent sur l'orientalisme des saint-simoniens, le qualifie de « passeur des cultures arabes ». Âgé de 35 ans, Nicolas Perron est recruté en tant que professeur de chimie et de physique à l'école de médecine d'Abouzaabal, bientôt déplacée à Kasr El Aini. Cette institution avait ouvert ses portes en 1825 dans le but de former des médecins civils et surtout des officiers de santé pour l'armée égyptienne. C'est en son sein que Perron apprend l'arabe.

Victor Schoelcher, le célèbre anti-esclavagiste, brosse de celui qu'il nomme un « orientaliste pratique » un très riche portrait en rappelant notamment qu'on lui doit l'introduction du langage et des nomenclatures chimiques et physiques dans l'idiome du pays. Il fut le premier à faire imprimer ses leçons en arabe. Il prend la direction administrative de l'École, succédant en 1839 au médecin Antoine-Barthélémy Clot Bey.

En marge de ses activités professionnelles, Nicolas Perron entre rapidement en relations suivies avec les cheikhs de l'Égypte. Il compulse les manuscrits arabes tout en recueillant de précieuses notions sur l'ancienne poésie et l'ancienne géographie arabes. Dans sa « Lettre sur l'Histoire des Arabes avant l'islamisme », il recompose une histoire littéraire qui embrasse « les deux siècles qui précèdent immédiatement l'islamisme ». Il publie aussi un ouvrage très remarqué : « Femmes arabes avant et depuis l'islamisme », rédigé à partir des sources arabes d'Égypte. L'auteur y évoque les « femmes lettrées » bédouines et dénonce l'empire masculin contemporain au Caire comme à Paris.

Perron contribua fortement, par ses livres et par ses traductions, à faire connaître en France certains pans inédits des littératures arabes et à les faire apprécier d'un large public.

Avant de terminer mon exposé, je voudrais aussi évoquer brièvement, hélas, par manque de temps, deux figures attachantes de saint-simoniens. La première est celle de Thomas Ismaïl Urbain. Métis guyanais, de naissance illégitime parce que fils d'un

père blanc qui ne l'avait pas reconnu, son statut d'enfant naturel lui fut une blessure qui resta vive toute sa vie. Ce fut aussi l'aiguillon qui le poussa à chercher ailleurs que dans sa naissance la légitimité refusée par la société coloniale. La doctrine saint-simonienne dont il prit connaissance en lisant le journal *Le Globe*, organe des saint-simoniens, l'enthousiasma et changea radicalement le sens de son histoire.

Parti avec Barrault et d'autres saint-simoniens, connus sous le nom de « compagnons de la Femme », dont nous avons déjà parlé au début de cet exposé, sa quête le mène en Égypte où il résida durant deux ans, à la rencontre de la terre d'origine de sa mère, esclave abyssinienne. Il éprouve alors une folle passion pour une femme noire, plus âgée que lui, originaire elle aussi d'Abyssinie. En aimant cette femme, le jeune créole découvre la tolérance de l'Islam et le métissage de la société égyptienne où la couleur de la peau ne constituait pas une barrière sociale comme en Guyane. De même, l'esclavage, en Égypte, en permettant que l'enfant du maître et de l'esclave naisse libre et affranchisse *ipso facto* sa mère, se différenciait radicalement, sur le plan familial, de celui pratiqué dans les colonies.

Sans renier son baptême, Urbain se convertit à l'Islam. Il portera désormais le nom d'Ismayl et en s'inscrivant dans la légitimité de la lignée d'Ismayl, « fils d'une esclave, un bâtard abandonné de son père », il réalisait pleinement sa vocation saint-simonienne, l'union de l'orient et de l'occident. Rentré en France après sa conversion, il repartit un an plus tard pour l'Algérie. Terre africaine et terre d'Islam, il la fit sienne. Sans rien renier du monde de son père, il voua toute son énergie à faire entendre la voix des colonisés.

Ismaïl Urbain a écrit deux textes autobiographiques. C'est en reprenant à son compte l'utopie saint-simonienne de la « famille universelle des hommes » qu'il a réussi à donner un sens à sa condition de métis et fait de cette profonde ambiguïté, « ni Blanc ni Noir », le ressort de sa vie.

La seconde figure est celle de Suzanne Voilquin qui publia en 1866 son ouvrage Souvenirs d'une fille du peuple ou la saint-simonienne en Égypte. Ce livre constitue l'un des très rares témoignages publié au cours du XIX^e siècle sur l'expédition des saint-simoniens en Égypte. Elle y restera deux ans (1834-1836) comme le fit Ismaïl Urbain. L'écrivaine dédie ses souvenirs à sa nièce adoptive en affirmant son désir d'inscrire sa propre histoire dans une histoire collective des femmes. Arrivée en Égypte, elle se loge dans le Vieux-Caire et brave l'épidémie de peste, début de l'année 1835, en ne quittant pas la ville. Elle travaille comme blanchisseuse puis, recommandée par le docteur Clot Bey, fondateur de l'École de médecine du Caire, on s'en souviendra, et portant le costume local masculin, elle travaillera comme infirmière à l'hôpital de l'Ezbékieh, puis enfin comme sage-femme à Abouzaabel.

Durant son long séjour, on voit la volonté de Suzanne de s'intégrer à la société cairote, motivée par le besoin de travailler et surtout par son désir de participer activement à l'amélioration des soins médicaux en faveur des femmes égyptiennes. Dans son ouvrage, Voilquin s'intéresse surtout aux mœurs et coutumes égyptiennes, particulièrement en ce qui concerne les femmes. Sa qualité de femme occidentale, sagefemme de surcroît, et sa curiosité lui ouvrent bien des portes et lui donnent accès à toutes les couches sociales. Elle décrit en détail ses visites dans les harems et les hammams ainsi que dans les églises et les mosquées. Elle consacre également de longues descriptions aux traditions et aux cérémonies (mariages, baptêmes,

funérailles), aux fêtes religieuses (Ramadan) et aux fêtes publiques (célébration annuelle des crues du Nil). Je vous lis un passage où Suzanne décrit son voyage en felouque entre Alexandrie et Le Caire :

« En passant devant chaque village, nous avions un singulier plaisir à voir les femmes et les jeunes filles arabes venir au fleuve puiser l'eau nécessaire à la famille. Aucune ne quittait le rivage sans se jeter nue dans les eaux du Nil, plongeant et nageant avec l'agilité d'un poisson. Leur seule préoccupation est de maintenir intact devant leur visage leur petit voile noir, prétendant qu'il n'existe véritablement de différence entre elles toutes que dans les traits du visage. Donc, si la figure reste voilée, si le *borgal* n'en laisse apercevoir aucun trait, l'honneur est sauf ».

Bref, en guise de conclusion, je peux affirmer que l'Égypte accueillit de 1833 à 1851 des idéalistes généreux, à la pensée audacieuse et à l'esprit cosmopolite, qui voyaient autrement la rencontre des civilisations, soucieux de l'hospitalité musulmane tout en croyant à l'universalité de la civilisation européenne. Il s'agissait d'un mouvement où tous les « faibles » de la société moderne, les juifs, nombreux parmi les saint-simoniens, les métis, les femmes, les ouvriers, avaient un rôle à jouer. Par ailleurs, la dimension religieuse du saint-simonisme était imprégnée d'une vision historiciste, comme en témoigne la traduction de l'Éducation du genre humain de Lessing, où l'avènement du troisième âge de l'homme est proclamé avec le nouvel évangile, celui du Père Enfantin.

Il ne me reste plus qu'à remercier ici mon ami Jean-Yves Empereur, qui m'a ouvert sa bibliothèque et fourni la plupart des ouvrages dans lesquels j'ai puisé le matériel nécessaire à cette conférence.

Je cite:

- Ghislain de Diesbach, Ferdinand de Lesseps, Paris, Perrin, 1998.
- Michel Levallois et Serge Moussa, dirs. de publication, *L'orientalisme des saint-simoniens*, Actes du colloque tenu à l'Institut du Monde Arabe, les 26 et 27 novembre 2004, Paris, Maisonneuve et Larose, 2006.
- Anne Levallois, *Les écrits autobiographiques d'Ismayl Urbain*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005.
- Philippe Régnier et A. F. Abdelnour, Les Saint-simoniens en Égypte, Le Caire, 1998.
- Suzanne Voilquin, Souvenirs d'une fille du peuple ou la saint-simonienne en Égypte, Paris, Maspéro, 1978.

Merci de votre attention. Je vous prie de m'excuser pour la longueur de cet exposé, mais la richesse du sujet, bien que l'ayant fortement résumé, a contribué au débordement du temps qui m'était imparti. Merci et bonsoir.

Conférence donnée au Centre Culturelle Français d'Alexandrie le 25 octobre 2010.

"Joseph Boulad est né à Alexandrie où il réside une bonne partie de l'année. Il est le fils de Gisèle Boulad et le frère de Josiane Ayoub-Boulad. Erudit et "passeur de mémoire", il a collaboré à de nombreux films documentaires et émissions radiophoniques sur Alexandrie pour France 2, Canal+, ARTE, RFI, France Culture, etc.."